

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

En pleine voie de guérison et sentant revenir ses forces, la pauvre créature ressaisissait toutes ses pensées, rentrait peu à peu en possession de tous ses souvenirs.

Quels émouvants tableaux éveillait en elle ce passé déjà lointain, forcément oublié pendant dix-sept ans !

Les premiers plans se trouvaient ensoleillés par des affections de toute nature.

Jeanne revoyait sa mère guidant ses pas enfantins dans un paysage de province, plein de tendresse et de lumière.

Puis plus tard, les portes d'une église s'ouvrant devant elle ; une chapelle remplie des lueurs des cierges et du parfum des fleurs ; un autel éblouissant sur les marches duquel, vêtue de blanc et l'auréole virgine au front, elle s'agenouillait à côté du fiancé de son choix et recevait d'un jeune prêtre, bon comme Dieu lui-même, la bénédiction sainte qui devait faire de Paul Rivat le compagnon de sa vie.

Comme ils s'aimaient ! comme ils étaient heureux !

Hélas ! il avait peu duré, ce bonheur !

Bientôt le ciel devenait sombre.

Au ciel, des nuages noirs.

Sur la terre des détonations, du sang, des affûts de canons brisés, des soldats blessés, des gémissements, des plaintes, des cris d'agonie.

Et au milieu de ce tableau sinistre, une forme sanglante se débattant contre la mort ! Paul Rivat !

Puis, l'horreur grandissait encore.

Une fumée opaque, infecte, étouffante, couvrait Paris, et de cette fumée jaillissaient les langues rouges des incendies.

Le tableau changeait.

C'était maintenant l'intérieur d'une mansarde.

Sur un lit, dans cette mansarde, une jeune femme se tordait sur son lit de douleurs.

Près d'elle une autre femme, aux cheveux blancs, au doux et bon visage populaire ridé par le travail plus que par les années, recevait et plaçait dans un berceau deux petites créatures qui venaient de naître et commençaient à vivre quand autour d'elles la mort régnait en souveraine.

Ensuite un bruit assourdissant, une lueur aveuglante, une effroyable et courte douleur, puis, plus rien . . .

Ces cauchemars, hantant trop souvent le sommeil agité de la convalescente, entretenaient dans son esprit un sentiment de tristesse que les efforts de Rose ne parvenaient pas toujours à vaincre.

Un matin Jeanne Rivat, impressionnée plus péniblement encore que de coutume par ces lugubres souvenirs, dit à sa jeune infirmière :

— Rose, mon enfant, je vais beaucoup mieux . . . J'ai presque retrouvé mes forces et j'ai toute ma raison . . . Je dois penser maintenant aux chères créatures que j'aimais et dont j'ignore la destinée depuis dix-sept ans . . . Je veux savoir si ma mère est vivante encore et ce que sont devenues mes deux petites filles . . . Je vais écrire à ma mère, à Châlons-sur-Marne qu'elle habitait au moment de la guerre . . . J'écrirai aussi à l'abbé d'Areynes, à Paris, à l'église Saint-Ambroise dont il était le premier vicaire . . . C'est lui qui m'a sauvée . . . Par lui je saurai sans doute quelle démarche je dois suivre pour retrouver mes enfants . . . il ne m'a certainement pas oubliée . . . il me répondra . . .

Elle s'interrompit, baissa la tête, et d'une voix sourde ajouta :

— A moins qu'il ne soit mort . . . Mort comme l'est peut-être ma mère . . . Comme le sont peut-être mes filles ! . . . Enfin, mieux vaut la certitude que le doute ! . . . Voulez-vous, ma mignonne, me procurer de quoi écrire ? . . .

— Oui, maman Jeanne ! répondit la jeune fille, mais je vous en supplie, ne vous alarmez pas . . . Dieu est bon ! Vous avez trop souffert, sans l'avoir mérité, pour qu'il ne prenne point pitié de vous et ne vous rende pas un jour votre part de bonheur !

Jeanne soupira.

— La toute-puissance de Dieu, balbutia-t-elle, ne pourrait pas me rendre mon mari . . . Mon cher Paul . . .

Puis elle serra la jeune fille sur son cœur.

Dans la journée elle écrivit les deux lettres auxquelles se rattachaient tant d'espérances.

L'une portait cette suscription :

Monsieur l'abbé d'Areynes

*Premier vicaire de la paroisse Saint-Ambroise,
à Paris.*

L'autre était adressée :

A Madame veuve Lamblin,

rue Saint-Loup, Châlons-sur-Marne.

XVII

Rose alla mettre elle-même à la poste les deux lettres que Jeanne Rivat venait d'écrire.

Maintenant il ne restait plus qu'à attendre patiemment les réponses, si ces réponses devaient arriver.

La jeune infirmière n'eut plus alors qu'une idée, qu'un but : distraire et égayer de son miéux la convalescente afin qu'elle ne s'absorbât point dans les idées noires, dans les sombres préoccupations auxquelles elle ne semblait que trop disposée.

Assise auprès de Jeanne elle lui lisait à haute voix des volumes choisis parmi les plus intéressants de la bibliothèque de l'asile.

Quand la lecture semblait fatiguer la pauvre femme, dont l'esprit restait toujours tendu vers une pensée unique : ses enfants, ses deux petites filles, Rose travaillait à des ouvrages de couture, causant gaîment, et par ses questions imprévues contraignait Jeanne à l'écouter et à lui répondre, ce qui, forcément, changeait le cours de ses idées.

Dans ces moments-là, Jeanne ne quittait pas des yeux la jeune fille, elle la contemplait longuement, silencieusement, et une immense tendresse se lisait dans son regard.

En général la veuve de Paul Rivat parlait peu.

Un jour, cependant, elle se départit de son mutisme habituel.

Une fièvre de curiosité venait soudain de s'emparer d'elle.

Jamais jusqu'alors elle n'avait pensé à questionner sa jeune compagne sur son passé, sur sa famille, sur elle-même.

Il n'en fut pas de même ce jour-là.

Elle l'interrogea.

Rose venait de terminer une lecture.

— Quel âge avez-vous, mon enfant ? lui demanda Jeanne tout à coup.

— Dix-sept ans, maman Jeanne . . . répondit l'infirmière.

— Dix-sept ans ! . . . l'âge qu'ont mes filles . . . si elles vivent . . . dit tristement la pauvre femme dont les paupières devinrent humides. Elles sont peut-être aussi jolies que vous . . . aussi douces . . . aussi bonnes ! . . . Ah ! comme je le voudrais ! Si elles pouvaient vous ressembler ! . . .

— Voyons, maman Jeanne, ne vous faites pas de chagrin ! dit Rose vivement. Vous les reverrez, vos chères enfants . . . Vous avez souffert beaucoup, mais il y aura du bonheur pour vous dans l'avenir . . . j'en ai le pressentiment . . . Je fais plus que l'espérer . . . j'en suis sûre . . .

Jeanne poussa un profond soupir et ses regards attendris remercièrent la charmante fille qui cherchait à la consoler, à l'encourager, et dont la voix si douce et si tendre allait jusqu'au fond de son âme.

Elle reprit :

— Vous êtes née à Blois ?

— Non.

— D'où êtes-vous donc ?

— Je suis Parisienne . . .

— Vos parents habitent Paris, alors ?

Le front de Rose se couvrit d'un nuage.

— Je n'ai plus de parents . . . répondit-elle d'une voix subitement altérée.

— Orpheline ! . . . Oh ! chère enfant ! Mes questions éveillent en vous de pénibles souvenirs . . . Pardonnez-moi . . .

Et Jeanne, prenant les mains de Rose, l'attira vers elle et l'embrassa tendrement en lui disant :

— Vous avez déjà souffert aussi, vous ; si jeune ! !

— Non, je n'ai pas souffert, répliqua l'infirmière, mais j'ai eu de